

Céleste PROST, histoire d'une centenaire en 1991 et du panorama de sa vie

En 2016 lors des rencontres G2HJ quelqu'un a montré à Marie Th Chauvin huit pages du journal *La Tribune des Rivières*. Les pages provenaient d'une édition spéciale publié le 14 novembre 1991 consacrée à la vie de Céleste PROST, fille du pays, qui fêtait son centenaire cette année-là. Marie Th les a scannées et offre en janvier 2023 les images aux visiteurs de notre site.



GRATUIT • JEUDI 14 NOVEMBRE 1991

EDITION SPECIALE

La Tribune

DES RIVIÈRES

IL Y A 100 ANS, NAISSAIT LE PREMIER BEBE D'HENRI ET CLEMENCE PROST

CELESTE: LE TOURNANT DU SIECLE

Centenaire!
L'événement méritait bien un journal. Un journal spécial, entièrement consacré à Céleste. Son nom : « La Tribune des Rivières ». Vous y trouverez un long récit, celui de « la Mémé » elle-même, qui rassemble à cette occasion les souvenirs de 36525 jours.
Une vie de labeur, à l'ombre des montagnes de Prémanon, entre la scierie et les vaches, rythmée par d'interminables hivers et marquée par deux guerres. Mais aussi une vie, qu'elle dit « heureuse », ponctuée de quelques escapades hors du canton de Morez. De tout cela, Céleste se souvient. Une mémoire de 100 ans.
Lire en page 2.

LES SECRETS D'UNE CENTENAIRE

On ne lui connaît aucune maladie. Elle dort bien, mange d'un bon appétit, marche sans canne, a bonne mémoire. Quels sont les secrets de la longévité de Céleste ? D'abord l'hérédité : ses gènes sont probablement d'une qualité hors du commun. Puis le travail et une alimentation saine. Sans oublier la bonne humeur. Lire page 7

LE PREMANON DE CELESTE ENFANT

En 1891, le village est beaucoup plus peuplé qu'aujourd'hui. Comme la ferme ne suffit généralement pas à vivre, on fait des travaux annexes. Pendant les longs hivers enneigés, les habitants taillent des pierres précieuses ou semi-précieuses, font de la menuiserie ou de la lunetterie. Et la forêt abrite encore des loups. Lire page 8.



24 HEURES DE LA VIE D'UNE TRES VIEILLE DAME

Dans sa maison des Rivières, qu'elle partage avec son fils André, Céleste continue de s'activer. Sauf pendant la sieste. Elle aime aussi se promener. Un photographe l'a suivie, une journée durant. Voir en page 4.

L'ÉVÉNEMENT

DEVANT UN MAGNÉTOPHONE, LA « MÉMÉ »,

LES 36525 PREMIERS

Céleste naît le 14 novembre 1891 aux Arcets. Sa sœur Rose voit le jour un an plus tard, en 1892. Félix, le petit dernier, en 1894.

► 1896. La mère de Céleste, Clémence Prost, décède « d'une fluxion de poitrine ». Henri, son père, confie les enfants à la garde de tante Valérie.

► 1903. Céleste est reçue au certificat d'études.

► 1905. Tandis que Félix part étudier à « l'école pratique » de Morez, Céleste travaille à la scierie des Arcets.

► 1920. Céleste épouse Charles Ponard et s'installe dans la vallée des Crottes.

► 1921. Naissance de Marcel, suivie de celle d'André en 1923 et d'Yvonne en 1926.

► 1928. Céleste, Charles et leurs enfants s'installent aux Rivières.

► 1942. Décès d'Henri Prost, le père de Céleste.

► 1948. Céleste devient grand-mère, avec la naissance de Charles, le fils aîné d'Yvonne.

► 1971. Céleste perd son mari.

► 1980. Marcel meurt d'une leucémie.

► 1983. Disparition de Rose Guillaume, la sœur de Céleste.

► 1984. Céleste et André quittent la ferme pour s'installer dans leur propre maison

► 1991. Céleste fête son centième anniversaire à Prémanon.

Ma mère était belle, grande, elle ressemblait à la tante Rose. On a une photo à la chambre. Tu feras voir, Dédé... Ma maman, elle sortait de Prémanon, sur la Tuffe. Y avait trois maisons Buffard, l'une à côté de l'autre, sur la Tuffe. Elle s'appelait Clémence Buffard. Je ne vois plus bien quand elle est née. Je ne peux pas vous dire juste, non... Quand elle est morte j'avais 4 ans, elle avait 27 ans, quelque chose comme ça. Je m'en souviens, oui... Y a un moment... J'avais 4 ans, ça fait longtemps, hein !... Elle travaillait la lunette. Elle avait un atelier à côté, à la chambre, et pour livrer les paquets de lunettes, je venais avec elle. On montait chez Guillaume, c'était l'usine de lunetterie. Y avait un nommé Félix Guillaume dans la maison. Il nous recevait.

Et puis ma maman est morte. Elle était montée à la messe à Prémanon et puis elle avait eu chaud. En rentrant, elle était allée soigner les petits. Elle a pris froid et puis elle est morte d'une fluxion de poitrine. Elle a eu trop froid... Elle est morte, il paraît, huit jours après. Quand ma maman était partie, j'étais trop seule... Trop seule... C'est comme ça la vie, hein ?!... Mon papa, lui, il travaillait à la scierie. Il était menuisier. C'est lui qui faisait marcher la scierie avec les ouvriers. C'est la scierie qui a brûlé... Sur l'étiquette de l'usine, c'était « François Prost Frères, aux Arcets, Prémanon ». C'était l'oncle François le premier, Henri c'était mon père. Voilà comme c'était. Je me rappelle un jour quand Félix commençait à marcher. Je le tenais par la main, et puis mon papa de l'autre. On allait se promener aux Arcets par la route. Y avait ma maman, on allait jusqu'au tournant des Arcets, jusque chez Ecuyer avec lui. Il était tout petit, Félix, je m'en rappelle, plus petit que le petit Edouard ! Et puis je disais : oh, s'il est beau, ce petit ! Je voyais ce petit, là au milieu...

On habitait aux Arcets. Quand je n'avais plus ma maman, on était chez mon oncle, on habitait tous ensemble. Il y avait neuf enfants dans la famille chez l'oncle François. Je me rappelle, quand ma maman était là, on avait des tartines de confiture. C'est après, quand ma maman a été morte, qu'on en avait plus. Quand elle a été partie, on avait plus que du pain. Plus que du pain, un morceau de pain...

Céleste à l'école

Mon plus vieux souvenir, c'est que j'étais contente d'avoir quatre ans pour aller à l'école. Je suis partie à l'école et je disais : oh, l'école, y a rien de mieux !... J'étais contente, ravie d'aller à l'école. Et puis j'avais un beau tablier, ça allait bien ! Je n'ai jamais su qui m'avait donné ce tablier. Parce que j'avais le souci de ne pas avoir de tablier, et tout par un coup j'en vois un beau qui arrive, là, sur la table... J'ai cru demander qui c'était qui me l'avait donné, mais ils m'ont pas dit. Il était d'une couleur un peu rose et blanche, avec quelques tirets de foncé. J'ai dit :

Les habitants de la vallée des Crottes. En 1928, y vivent Céleste et Charles...



...leurs enfants, Marcel, Yvonne...

... André...

L'ÉVÉNEMENT

SON FILS DÉDÉ PONCTUANT SES PROPOS, RACONTE...

JOURS DE LA VIE DE CELESTE

« Il est beau, je suis bien contente, mais il serait un peu plus clair, j'aimerais encore mieux. » Après je l'ai mis. Et puis le soir, en rentrant, je le changeais. Je le gardais beau... Mais pour moi, si ça avait été moi qui l'aurait acheté, je l'aurais acheté rose ! Bien clair ! C'est drôle comme on est fier en étant jeune, hein ? !

L'école était aux Arcets. Le maître d'école, là haut, c'était monsieur Jeune. Oh il apprenait bien... Et puis il y avait sa dame qui nous apprenait la couture, un demi-jour par semaine, le vendredi après-midi. Elle apprenait à coudre, elle apprenait à tricoter, elle apprenait à tout faire...

[André : Mais y en a beaucoup des environs qui allaient à Prémaman, parce qu'il y avait un maître supérieur à Prémaman. Ils s'imaginaient que ce maître apprenait mieux aux enfants... Alors mon père, depuis les Crottes, il allait à Prémaman. Il était très sévère, le maître de Prémaman, il paraît. Formidable. Il prenait même la baguette, hein ! Il était très calé, très fort, mais pas très commode. Un peu nerveux...]

-Y en a un, il lui avait cassé l'oreille en tapant là avec une branche... Fallait apprendre, et celui qui n'apprenait pas, il était dessus ! C'était trop fort ! Maintenant, ça passera plus...

Ça allait tout seul à l'école. Un jour, le maître, il m'a donné le prix de sagesse. Y a que moi qui l'ai eu sur vingt élèves, une vingtaine. Mais un beau prix, qui avait des couvertures, qui avait de l'or autour... Mais figurez-vous, je n'ai jamais pu le lire. Y avait cette fille, ma cousine Hélène, qui n'a pas voulu que je lise, parce que elle avait peur que je fasse voir qu'elle n'en avait point. Elle a dit : « Je ne veux pas que tu le lises, parce que tu vas le faire voir. » Et elle l'a rangé au buffet, c'est tout... Je ne l'ai jamais retrouvé. Et puis la maison a brûlé... C'est malheureux...

J'ai été reçue deuxième au certificat d'études, à douze ans. Deuxième sur tous les gens du canton de Morez, quoi. J'ai dit une récitation au certificat. Je vais bien vous la dire. Attends, comment est-ce que c'était, déjà... « Petite mère, c'est toi La nuit, lorsque je sommeille, Qui vient se pencher sur moi, Qui sourit quand je m'éveille ? Petite mère, c'est toi.

Qui gronde d'une voix tendre, Si tendre que l'on me voit Repentante rien qu'à l'entendre, Petite mère, c'est toi. Qui pour nous est douce et bonne, Aux pauvres ayant faim et froid Qui m'apprend comment on donne ? Petite mère, c'est toi. Quand viendra la vieillesse, A mon tour veillant sur toi, Qui te rendra ta tendresse ? Petite mère, c'est moi. »

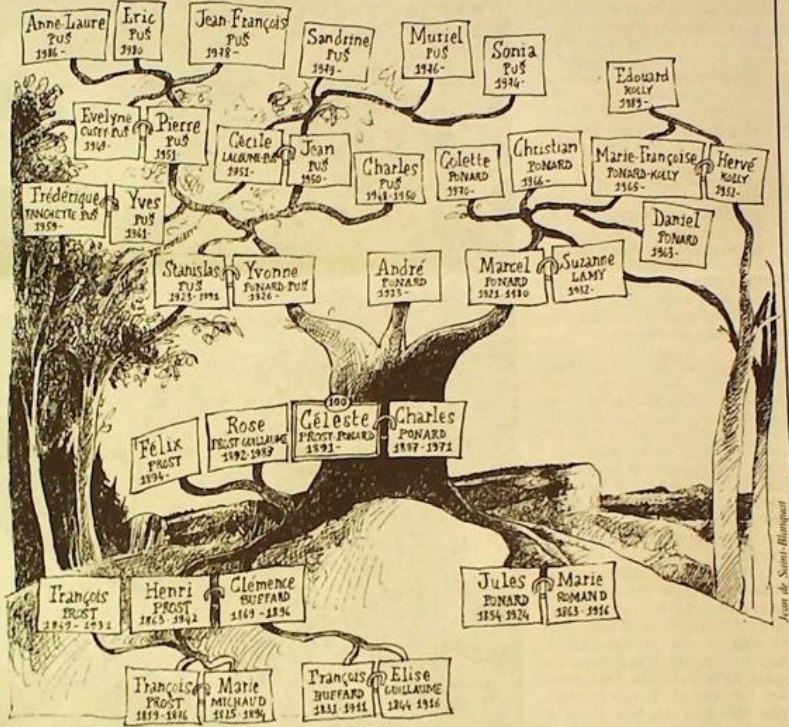
Céleste à la scierie

Après le certificat, on allait plus aux Arcets, il fallait aller à l'école à Morez. Oh moi je voulais y aller ! J'aurais voulu faire plus loin, moi j'aimais ça, j'aimais l'école, pour ça oui ! J'aurais aimé être enseignante. Mais il fallait quelque chose. Alors au lieu d'aller à Morez, moi j'allais m'aider à la scierie. Félix, c'est moi qui ai voulu qu'il aille à l'école. Y a l'oncle François qui disait : « Oh, on en a besoin pour aller avec le cheval. » Et puis moi j'ai dit : « Y a rien à faire, faut qu'il aille un peu à l'école ! Son cousin Camille y a bien été, alors faut qu'il aille à l'école. » Il m'a répondu : « Qui c'est qui va travailler ? » Alors je lui dis : eh bien je travaillerai à sa place. J'y ai travaillé longtemps... Oh, longtemps... J'étais presque tous les jours à la scierie. Jusqu'à la guerre, jusqu'en Quatorze... Félix, lui, il est allé à l'école à Morez, à l'école de menuiserie.

On avait une multiple, une scie. Ça marchait à l'eau, avec plusieurs lames. Ça sciait le bois, les grosses pièces. Ça faisait des lambris, des planches... On fabriquait des caisses d'emballage qu'on venait livrer à Morez. Des grandes caisses, pour mettre la lunetterie. Et puis on avait une ferme en même temps. Il y avait huit vaches... [André : Et puis un cheval encore, Mémé...]

-Et puis un cheval. Y avait le cheval pour mener les caisses à Morez. Et l'hiver on chargeait sur un traineau. C'était un beau cheval, un gros cheval rouge qu'ils avaient. Il s'appelait Mousse. Une belle bête...

Je m'aidais à faire des caisses. Un jour, j'étais à la circulaire avec mon père. Et puis voilà l'inspecteur des usines qui entre. Il lève les bras et puis il dit : « Trop jeune ! Vous êtes trop jeune pour être là ! », qu'il me dit.



Jean de Saint-Bonnet

J'avais quatorze ans, par là. Mon père a dit : « Oh ben, c'est ma fille qui est venue s'aider un moment... » Je n'ai jamais été payée. Jamais ! Je ne demandais rien ! Je n'avais pas d'argent de poche, pas du tout. Quand j'avais besoin, je demandais, comme ça. Mais de l'argent, j'en ai point eu, jamais ! Juste quand j'ai eu ma retraite, mais pas avant. Mais j'en avais pas besoin, puisque j'étais avec chez nous ! On faisait ensemble, on globait ensemble. Quand ils achetaient quelque chose, comme des habits au marché, ils achetaient pour tous. Ils y marquaient pour tous.

Un fait-divers

A côté de chez nous, chez l'Adèle, y avait un laitier qui s'est donné la mort. Il s'est coupé le cou avec un rasoir. Parce qu'en allant mener son lait, il avait trouvé une fille par Morez, une de Trélars. Une fille qu'il aimait. Elle avait 20 ans... Elle l'attirait, il venait... Puis il l'a amenée jusque là, deux ou trois fois. Il l'a amenée avec lui, à sa femme, elle était pas contente. Elle disait : « Faut pas ramener cette fille ! On a déjà deux garçons, on n'a pas besoin de quelqu'un ! » Et lui n'était pas content : il l'avait déjà ramenée deux fois, cette fille... « Si tu veux pas que je la ramène, je vais me noyer », qu'il dit à sa femme. Parce qu'il y avait l'étang, là. Alors il va pour se noyer, mais il ne trouve point d'eau ! Il n'y

avait plus d'eau ce jour-là ! Alors il est allé chez lui et il s'est coupé le cou avec un rasoir. Sa femme est vite allée chercher mon père. Puis mon père a appelé les gendarmes, puis le docteur. Ma foi il était mort...

La guerre de 14

Au début, ils ont dit : « C'est la guerre. » On s'est mis à pleurer. Moi j'ai dit : « J'ai mon frère, j'ai mes cousins. Pourvu que mon père ne parte pas. » Il est pas parti, parce qu'il avait 52 ans. Félix est parti que huit jours après la mobilisation. Il a fait les foins, il a fauché à la faucheuse avec les chevaux, avant de partir. Après il écrivait et puis il est venu en permission une fois. Il arrivait en bas des Rivières, il trouve une dame. C'était la Marthe Grenier. Elle lui a dit, comment c'est Dédé ?

[André : « Ah Y a que les bons qui partent ! »]

-Oui il y avait un voisin qui avait été tué y a pas longtemps. Y a que les bons qui partent ! Lui qui revenait, il a pris ça pour lui. C'était pas un bon. Il l'a grave dans son cœur. Ça l'a fait rire. Oui elle savait pas trop ce qu'elle disait, puis elle radotait. On a réquisitionné les chevaux, les bons chevaux. Nous on en avait un beau. Il s'appelait Mousse, un beau cheval rouge. Ils l'ont pris. Après, pendant la guerre, ça se passait tout doucement. On soignait les bêtes et puis on a continué toujours pareil.

[André : Tu disais Mémé, cette année là, il faisait tellement pas bon. Vous commenciez à peine à faire les foins, c'était le 2 août, ça avait plus souvent, c'était tout en retard.]

-Oui c'était très en retard. Mais malgré tout on a fait les foins complets. Et puis après chacun était au travail. Mon père à la scierie, les autres d'un côté à la ferme et puis voilà. Il restait que les hommes de 50 ans. Tout le monde s'aidait, s'aidait comme il pouvait. Félix a fait toute la guerre. Il était maître pointeur. J'en ai tué des Boches, qu'il nous a dit, j'en ai tué des paquets.

[André : Félix a été longtemps en Italie. Oui il était artillerie et puis je crois qu'il conduisait les camions.]

-Oui. Et Charles, il est parti quatre ans en Serbie. Avant il a été en France longtemps et puis après ils l'ont embarqué pour la Serbie, avec les chevaux. Ils creusaient des grands trous et puis ils couchaient là. Il prenait la couverture de son cheval pour se couvrir. Et puis le cheval était à côté. Il avait froid c'était comme ça.

Céleste se marie

Moi je me suis mariée le 5 juin 1920. Charles est venu nous demander et puis on s'est marié et puis c'est tout. C'est-à-dire que c'était pour les aider là bas, aux Crottes. Il y avait que son père et son frère qui était rentré de la

Suite page 4



...Jules, le beau-père et Victor, le beau-frère de Céleste.

L'ÉVÉNEMENT

« LE LAIT SE VENDAIT TROIS SOUS. ÇA SUFFISAIT

Suite de la page 3

guerre malade. Sa sœur s'était mariée. Alors ils étaient que trois hommes. Charles disait : « Je voudrais bien quelqu'un qui vienne nous aider. » Il est venu me chercher. Il a dit : « Je crois que tu vas pouvoir nous aider. » C'est tout. C'est pas bien des affaires.

Et puis j'étais là bas aux Crottes. On était bien. Il y avait là bas, avec moi, mon beau-père, mon beau-frère. Et puis on vivait tous ensemble, on était bien. On s'entendait bien. Un an après, Marcel est né au mois d'avril, il était grand, beau. Et puis après, André en 1923. Et puis après Yvonne. Pour la naissance, une sage-femme montait quatre ou cinq fois et puis voilà, tout allait bien. Pas de docteur, rien. On était huit jours au lit et puis c'était tout. Après on faisait son ménage, son boulot. Après on redevenait solide et ça marchait. C'étaient des enfants solides. Le docteur à l'école, il les regardait à peine. Et puis les deux garçons travaillaient dur. Oh le Marcel, il s'occupait toujours.

Il y avait un cheval pour aller chercher du ravitaillement à Morez. C'était le Charles qui y allait avec le cheval. Il y avait huit vaches et puis des plus jeunes. On descendait le lait à la bouille au dos. Quand il y avait beaucoup de lait, ils descendaient matin et soir, jusqu'à chez le Jean-Jacques en bas. Au début le litre. On faisait des caisses d'emballage. Ça suffisait pas le lait pour tout payer, les impôts et puis tout.

Victor il n'a jamais voulu se marier. Il disait qu'il voulait rester garçon. Je sais pas pourquoi. Avait-il essayé plus jeune ? On en sait rien. Il aurait bien pu se marier, mais il avait pas l'idée. Il aimait rester seul. Il était bien, très gentil, un brave homme. On s'entendait bien avec lui. Et puis le grand-père aussi était très bon. Victor, il travaillait le lapidaire, il était adroit, il faisait de belles pierres. Et puis le soir, mon beau-père aimait jouer aux cartes. Alors on avait toujours du monde aux Crottes, on jouait le soir parfois jusqu'à minuit aux cartes. On jouait au tarot. Moi j'ai joué au tarot, ils ont voulu m'apprendre. J'avais jamais joué chez mon père. Mais quand il manquait un quatrième, moi j'ai joué pour finir. J'aimais bien ça. Le beau-père il a pas été malade longtemps. Il travaillait, il faisait des caisses et puis un jour il est allé se coucher et puis il dit : « Je suis malade. » On a fait venir le docteur, et puis le lendemain, deux, trois jours après, il est mort comme ça.

L'oncle Victor m'aidait pour la cuisine. Ça allait bien et puis Charles était content parce que Charles était un peu gourmand et puis il aimait que ça soit bien fait. Il disait : « Oh bien il faut nous faire du bon. » Moi je faisais des bons gâteaux. Et puis l'oncle Victor m'aidait, Charles aussi. Ça allait bien oui. Je faisais des gâteaux aux pruneaux, aux pommes, et puis autrement il y avait un « papet ». On mélangeait bien des œufs avec du lait. On délayait bien, puis on faisait une bonne mousse et puis après on faisait une bonne pâte qu'on roulait. Et puis on mettait cette mousse là et puis on mettait ça sur une grande planche. Et puis on mettait ces gâteaux au four du

Suite page 6



6h30 du matin, la journée de

De sa vie de fermière, la Mémé a gardé des habitudes matinales. maison, où elle vit avec son fils Dédé. En attendant les visites de



Chez Céleste, le fourneau à bois, qu'elle allume elle-même, marche été comme hiver.

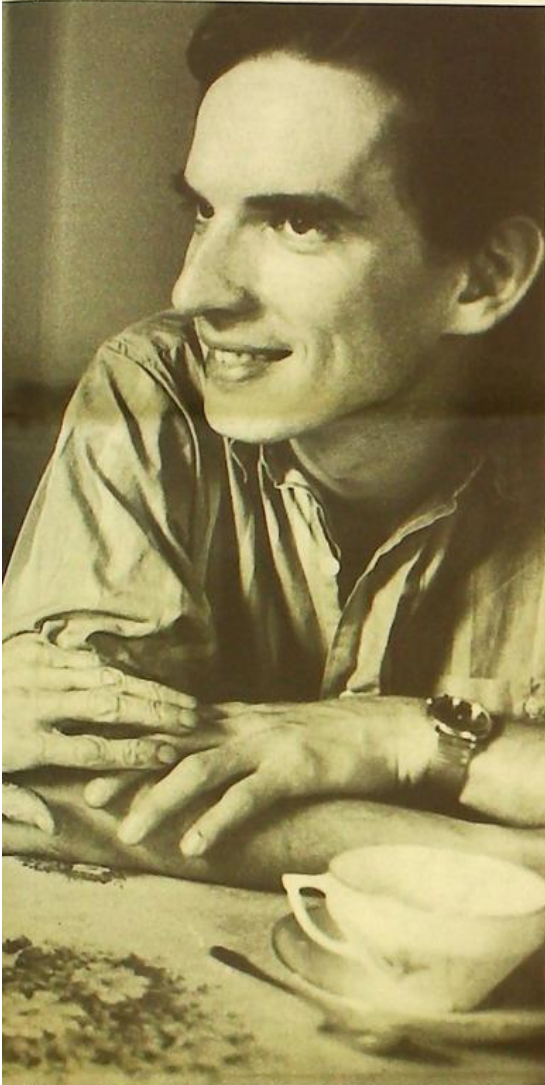
La brume n'est pas encore levée, les champs sont couverts de rosée. Il est 6h30 du matin aux Rivières. Un filet de fumée s'échappe de la cheminée. Derrière les rideaux, une silhouette s'active : après avoir allumé le feu, Céleste prépare son petit-déjeuner. Deux bols, une boîte de Ricoré, un pot de lait, quelques tartines. Dans la chambre voisine, André n'a pas fini sa nuit. Lorsqu'il la rejoindra, tout sera prêt sur la table. Une nouvelle journée peut commencer.

« On est bien tous les deux. André a pu rester avec moi, ça va bien. Et puis

moi j'ai de la chance de l'avoir aussi... André il m'aide bien, il a pris le devant. Maintenant on est bien. L'un pour l'autre c'est comme ça... » Céleste et André. André et Céleste... La mère et son fils forment un « couple » inséparable, fruit d'une complicité de... 68 ans. Mais les autres membres de la famille sont là aussi, à portée de voix, toujours prêts à venir bavarder avec « la Mémé ». Ce matin, c'est Marie-Françoise qui passe avec son fils Edouard, le septième arrière-petit enfant de Céleste. Un peu plus tard, c'est Christian qui viendra embrasser sa grand-mère, suivi de Colette, Hervé

L' E V E N E M E N T

PAS, ALORS ON FAISAIT DES CAISSES D'EMBALLAGE »



Céleste avec son petit-fils Yves (à gauche), sa fille Yvonne (ci-dessus), chez elle (ci-dessous).



Céleste commence

Elle continue de s'occuper un peu de sa la famille ou des voisins à l'heure du « jus ».

et Suzanne... Les visites sont si fréquentes qu'une demi-douzaine de tasses, avec leurs soucoupes, sont toujours posées sur la table de la salle à manger. Prêtes pour le « jus »... « Entrez tout le long ! » Accueillis par ces mots de bienvenue, un peu étourdis par la chaleur du fourneau, les visiteurs se succèdent, certains dimanches, tout au long de la journée. Et lorsque le temps le permet, Céleste ne manque jamais de faire quelques pas dans la cour ou sur la route des Arcets, bien emmitoufflée dans un gilet de laine, en compagnie d'Yvonne. Ces promenades, à la belle

saison, sont parfois l'occasion de ramener des fleurs des champs ou de petits bouquets de fraises des bois, cueillies avec leurs tiges.

Et puis lorsque le soleil est couché et que tout le monde est rentré du travail, Céleste et André se racontent des histoires. En tête à tête, ou avec Daniel, qui « vient lire son journal ici le soir. Parce qu'il y a ici des journaux qu'il n'a pas ». Une journée s'achève : « La vie est pour le tout le monde pareil, faut pas croire ».

Y.P.

Reportage photo Charles CRIÉ

JEUDI 14 NOVEMBRE 1991 5

L'ÉVÈNEMENT

« ON PEUT PAS S'APLATIR. CELUI QUI SE LAISSE

Suite de la page 4

pain. On faisait douze gâteaux, une douzaine. Pour la fête, quand c'était la fête de Prémanon, on en faisait une douzaine, six d'un côté, six de l'autre. On était gâté quand on était loin, aux Crottes. On était bien.

Marcel et Dédé allaient en luge à l'école, ils cachaient la luge, parce que moi j'avais peur qu'ils descendent et puis après ils s'en allaient les deux. [André : *Où parce que quand il avait bien plu, le chemin, il glissait, verglaçait, celui qui descend droit la dessous la maison d'en bas. Il y a de la pente. Alors on disait : « La Mémé va bientôt verser son plat de lavure. » Elle versait au ruisseau quand elle faisait la vaisselle. On veillait quand elle versait son plat qu'elle nous voit pas et puis après aussitôt qu'elle rentrait on descendait.*]

-Ah pour la luge ils étaient forts. A la fin, j'étais obligée de laisser aller. [André : *Sûrement que c'était dangereux. Il fallait freiner tous les deux et encore ça allait assez vite quoi.*]

-Et avant en bas, il y avait la rivière. [André : *Où, on aurait pu sauter dans le bois.*]

-Et puis on a décidé d'aller aux Rivières. C'était plus près pour les enfants. Les Crottes, c'était loin pour l'école. Le père Grenier, le père de la femme au Julien Prost, est venu nous offrir une ferme. Et Charles s'est décidé quoi. Moi j'étais contente, parce qu'il y avait ma sœur ici aux Rivières. C'était des négociants de lunetterie. Ils avaient une voiture. Elle était jolie, mais il n'y avait pas de capot. Il y avait une grande bâche. Avec ça, elle nous montait à la messe à Prémanon en auto et puis quand il y avait besoin d'aller à Morez faire des commissions.

Premier voyage

C'est ma sœur qui m'a offert mon premier voyage. On est parti deux voitures. On est allé, voyons voir... Où c'est qu'on a atterri? On avait des parents déjà, des Guillaume, qui étaient à Nancy. On s'est arrêtée à Nancy. Et puis après on est allée plus loin. On est partie en Belgique. C'était bien là bas mais ce qui m'ennuyait d'abord, c'est qu'ils ont voulu tout de suite aller sur le lac.

[André : *non sur la mer, Mémé.*]
-Sur la mer, oui. Et puis moi j'avais peur, j'avais pas l'habitude et puis on est allée avec un petit bateau. On touchait l'eau. Moi j'avais un peu peur. Mais après c'est bien allé. Et puis j'ai vu la marée montante. J'ai vu l'eau remuer. Il y a des moments où on pouvait pas approcher. La mer du Nord là ou. Oh ben, j'ai bien vu. Ça m'intéressait ça. C'était à Ostende. On était avec ma sœur puis mon beau-frère et puis chez Louis Guillaume. On a bien mangé partout. Ils nous emmenaient à l'hôtel. Et puis on a été bien tout le long. On a été huit jours. On a été un peu d'un côté, d'un autre. On est allée jusqu'au château de la reine Astrid là-bas. Ouh ou a fait le tour du château. C'était il y a bien longtemps. Yvonne allait à l'école. C'est l'année de son certificat d'études par là.

La guerre de 39-45

On pouvait pas passer pour aller à Morez, il y avait la ligne de démarcation, il fallait passer par les champs en bas des Rivières. Il fallait descendre en bas de chez les Empeureur.

[André : *On passait par le tremplin, en fraude. Celui qui faisait la guérite, l'Allemand, c'était étonnant qu'il nous voyait pas parce qu'on croyait se cacher. Mais en arrivant en bas, il y avait que des petits buissons. Je crois qu'il devait fermer les yeux, la guérite. Il devait faire exprès de pas nous voir. La Mémé aussi, elle est passée en fraude.*]

-Oh combien de fois. J'allais toute seule dans le bois. Il y avait un Chaumerand qui était en haut, puis il n'osait pas passer. Je lui disais : vous êtes bien peureux, venez avec moi. Je l'ai amené avec moi, un Chaumerand que je connaissais. J'avais pas peur de me faire tirer dessus. Je me cachais. J'étais un peu trop hardie moi. C'est quand j'ai mis mon dentier, tiens.

[André : *Le Pépé il l'a passée souvent, la ligne de démarcation. Il était vraiment pas peureux. Une fois il passe dans une cuisine.*]

-Un jour, on était en train de manger. Y avait un maquisard qui mangeait avec nous. Moi j'avais fait un bon civet de lapin. Et puis j'ai dit à Yvonne : « Va devant la porte! » Yvonne sort. Elle dit : « Les voilà qui

arrivent! » Ils partent par la fenêtre de la chambre derrière. Ils ont filé dans le bois. Mais c'était temps.

[André : *Oh ben ils étaient pas tout près. Mais ça tirait des coups de fusil.*]

-J'ai dit à Yvonne : « Prends ta bicyclette et file chez l'aveugle. » Elle a pris la bicyclette. Elle a filé. Ils lui tiraient dessus. Ça passait sur sa tête. Ça, ils l'ont pas eue. Elle a filé chez le Jules, chez l'aveugle et puis elle nous a attendus avant qu'on aille aux Crottes. Et moi j'ai dit au papa : « Mets le collier au cheval et puis on s'en va. » On a mis un matelas, et puis une couverture ou deux. Et puis on a mis à manger, de grosses casseroles et du café et du lapin et un gros tas de pain pour manger là haut. On a mis tout sur la voiture. Et puis il met le collier du cheval. Voilà. Heureusement le cheval était détaché. Il file au fond de l'écurie, une balle traverse la porte de l'écurie. Heureusement qu'il était parti, parce que sinon on le tuait. Oh c'était juste. Après voilà qu'on attelle le cheval, on part. J'ai dit au papa : « File, file, file. » Ils nous tiraient dessus, ça passait sur la tête comme ça, les balles. Et puis en mon-

tant aux Crottes, on voit brûler, ils brûlaient chez l'André Masson. Il y avait des flammes. On voyait le feu.

Tout le bas de Rivières était monté aux Crottes, chez l'oncle Victor. Il y avait chez Pernod, chez Buffard, Y avait l'Antoinette, chez l'Arbez. On était une trentaine. C'était au mois d'août, c'était fin août pour la fête de Prémanon. On a eu peur, quand on voyait brûler par là bas, on a eu peur. Aux Crottes, y avait la moitié sur le foin et puis les autres, on couchait comme on pouvait. Les Allemands, ils avaient peur des maquis. Ils n'essayait pas de passer le bois.

[André : *C'est plus tard qu'ils y étaient montés, aux Crottes.*]

-Ils sont montés plus tard. Ils voulaient fusiller l'oncle Victor. Puis l'oncle Victor leur a fait voir qu'il faisait du beurre. Il avait deux, trois boules de beurre. Quand ils ont vu ça ils ont dit : « On prend le beurre et puis on vous laisse. »

[André : *Il paraît qu'ils avaient mis le fusil contre.*]

-Ils voulaient le tuer et puis il leur a donné du beurre, ça les a arrêtés. [André : *Y a le Pépé, ils lui ont fait*

pareil, je crois. Il était au bois avec le Marcel au fond des champs là bas.]

-Ils les ont vus venir chez l'oncle Victor, Marcel s'est sauvé. Ils voulaient le fusiller le papa.

[André : *Ça me semble.*]

-Puis il a dit : « Oh ben faut pas me fusiller. J'avais mener du bois à la Kommandantur. » Et puis ils l'ont laissé. C'était pas vrai. Il y ont cru, les Allemands. C'était une blague.

[André : *il savait un peu parler allemand parce qu'il avait été en occupation assez longtemps, en Allemagne après la première guerre. Puis ils demandaient : « Ou est le jeune ? » Il a dit : « J'ai pas où il est. »*]

-Un jour, l'Yvonne revenait de Morez. Elle a entendu quand les Allemands tuaient les otages. Elle a entendu tirer. Et puis c'est le Julien qui a fait les cercueils.

[André : *Et puis c'est le Pépé qui est allé chercher les morts pour les monter à Prémanon.*]

-Il est monté avec le cheval. Oh oui. Il y avait eu un soldat allemand tué. Et c'est ce qui les avait fait grognons. Il y en avait un qui avait été tué par occasion quoi.

On était content à la Libération. On disait les Américains nous sauvent, les voilà qui viennent à notre secours. Puis les Allemands, ils ont entendu. Ils se sont tous sauvés. Ils se sauvaient comme des souris. Après, tout le monde faisait la fête, tout le monde était content qu'il y avait la Libération. Le monde chantait après.

Céleste grand-mère

Yvonne avait écrit qu'elle avait fait connaissance avec Stani. Elle m'a dit : « Il est de Tchecoslovaquie, qu'en dis-tu? » Je lui ai écrit : « Il se peut qu'il soit bon mais moi je préfère un Français. » Souligné. Ah! Parce que moi, je suis Française, moi, j'aime la France. Et puis j'ai vu qu'il était bien brave, j'ai dit : « Ça va bien. » C'est un brave homme et puis c'est tout. C'est bien allé. Il s'est bien habitué au pays puis au travail, et ça a été bien. Il est arrivé avec une valise puis il regarde. Il ouvre sa valise. Il avait un morceau de tissu pour moi, un joli morceau de tissu pour faire une corsage et puis il y avait quelque chose pour Dédé et quelque chose pour Yvonne. Il a ouvert son sac. Il avait ses effets. Et puis ça s'est bien passé. Ça a été bien raisonnable, bien. Le Pépé il avait pas dit son avis comme moi. Il avait rien dit. Ça commençait à arriver à Morez des étrangers, du monde. « Ah ben, j'ai vu la lettre » qu'il m'a dit. Après il s'est fait naturaliser. Il a été bien brave tout le long, ça s'est bien passé. Comme Suzanne, elle est bien brave, serviable, elle est toujours là pour aider.

Et puis le Petit Charles est né, il était beau c'est malheureux. Il a eu une maladie, la toxique. C'est ce qui passait à ce moment là. Il est mort tout d'un coup, deshydraté. Un petit qui était fort beau. Il était déjà bien avancé, ce petit. Un jour, je le pouvais. Yvonne s'occupait de Jean. Et puis un jour il m'a dit : « Si tu bouges, gare à toi. » Ça m'a fait rire, parce qu'Yvonne lui disait. Il redisait ce que sa maman lui avait dit quand elle le couchait. Il n'avait pas deux ans. C'est malheureux mais c'est comme ça.

Après la guerre ça reprenait vie, ça allait tout doucement. J'ai été malade quinze jours, j'étais fatiguée. On avait pas assez à manger avant. Le soir, on



Charles Cite

Céleste et son fils André. - On est bien tous les deux. L'un pour l'autre... »

L'ÉVÈNEMENT

ALLER, IL EST FOUTU, HEIN. IL FAUT ALLER DE L'AVANT »

avait juste un peu de soupe. Je crois que ça nous manquait, on avait pas assez. Je devais avoir un peu de faiblesse. Les docteurs, ils disaient que j'avais le cœur malade. C'était pas vrai. J'ai jamais eu le cœur malade. C'était une fatigue. C'était de l'endurance. Voilà ce que c'était. Au bout de quinze jours, je suis redevenue bonne.

La mort du Pépé

Quand le Pépé est mort, il est mort tout d'un coup. Le soir, il va se coucher, il dort bien. A 5 heures, il crie « Maman ! ». Je dis : « Qu'est-ce qu'il y a ? Veux-tu quelque chose ? » Il n'a rien dit. C'était la mort. Une attaque, mort subite. Je suis vite allée chercher Julien en haut. On a vite demandé le docteur. Mais il y avait rien à faire. Il avait eu la grippe un peu de temps avant.

Il y avait de la fatigue avec la ferme. Avec ces fermes, il y avait encore bien à faire. De vieux temps, il y avait de trop. Fallait y faire, c'était pénible, mais fallait y faire. Et puis après quand je me suis reposée, c'est bien allé. Et puis voilà 100 ans. Ça arrive. J'ai connu l'Elise Michaud des Arcet qui était centenaire. Elle avait 102 ans. [André : Elle est morte en 1953. Elle devait paraître un peu en enfance. Elle chantonnait un peu quand on y allait. Elle s'asseyait devant la maison et puis elle chantonnait. Pas loin de 90 ans, elle allait travailler dans les champs, avec son râtelier.]

-Oui, elle était un peu en enfance. Je n'y pensais pas moi que je pourrais être aussi centenaire. Je pensais à rien moi, je faisais mon boulot, c'est tout. Nous on avait une ferme qui était malcommode là. Fallait faucher l'herbe. C'était pénible. Aux Crottes, c'était pas pareil. Il y avait assez de pâturages. Mais ici aux Rivières, y en avait pas assez. Fallait faucher à la faux pour donner à la crèche, ce qui était le double plus pénible. Ça faisait le double de travail, pour le même rendement.

La fin de la ferme

On avait demandé Longchaumois. On voulait prendre une belle ferme parce que là ça suffisait pas. Mais y en avait un autre qui a pris tout de suite devant nous la ferme qu'on avait choisie. Ça s'était quand le pépé est parti. Marcel a dit : « Ça ne va pas comme ça. » Et puis après le Marcel il est mort. Et puis André il a continué comme il a pu. Puis André a bien fini. Ça s'est bien passé, bien gentiment, tout doucement. Ça s'est vendu tout doucement, à des maigrons qui achetaient à mesure. On y voyait venir la fin. Au début c'était dur à André, c'était pénible, il aurait aimé continuer, lui. A la fin quand on a eu plus de bêtes, il achetait des photos de vaches. Moi j'y ai pris comme ça venait. J'disais à la longue faut qu'on y arrête. Il faut y faire, on y fait. Moi je voulais pas que le Daniel ou le Christian ils reprennent la ferme. Fallait qu'on change, ils ne pouvaient pas gagner leur vie là. On a dit : « Faut l'instruire Daniel et puis les autres aussi », qu'on a dit.

Au début, quand il a voulu chercher du travail Christian, je suis allée avec lui là bas, chez Dumont. Moi j'ai dit : « J'avais bien aller avec Christian et puis on va en trouver », j'ai dit. On y va. On a trouvé du travail tout de suite. Un jour qu'il faisait mauvais temps. Il pleuvait. On y va. C'était fermé chez les patrons. Puis il frappe,

ça répondait pas. Il faisait mauvais temps. Il revient près de moi puis il me dit : « Ils n'ouvrent pas ». J'ai dit : « Retourne ». Puis il frappe. Il est retourné. Ils ont ouvert, le monsieur et la dame. Ils l'ont embauché tout de suite. Il était content Christian. On n'a pas parlé de chômage. On parle pas de chômage chez nous. Faut travailler. Et puis un jour, Yvonne m'a dit : « Jean veut bien t'emmener à Pau ». On a pris l'avion du Jean à Dijon. J'étais devant avec lui et puis derrière il y avait sa femme avec les deux petites, la dernière n'était pas née. Et puis on était tous. C'était bien. Il a fait bon tout le long. J'étais assise devant. Je regardais un peu par là haut. J'ai pas eu peur du tout. Très contente et puis on est arrivé à Pau. J'étais 15 jours chez l'oncle Félix et puis Jean m'a ramenée en avion. Et puis c'est bien allé.

Les recettes de Céleste

Je prie beaucoup. Quand j'y pense, n'importe quand, quand j'ai un moment je prie. Je dis : mon Dieu, aidez moi. Je suis déjà bien vieille. Et puis ça marche, ça va. C'est encore bien allé. Moi je dis quand ça va pas, mon Dieu aidez moi et puis ça va. Dans la vie bien sûr, ça a été dur tout le long. Moi, ma maman est morte, j'avais quatre ans. J'étais jeune, hein. Il a fallu endurer tout le temps, quand on a plus sa mère et puis maintenant pour finir, j'arrive à 100 ans. Mais j'ai de la satisfaction de voir que tout va bien dans la famille. C'est une grande satisfaction pour moi. Voilà. C'est bien. Ils sont tous bien. C'est tout.

Tu vois la vie, ce que c'est que la vie hein, et puis moi je dis : quand on voit quand il fait bon comme maintenant, c'est beau la nature. Celui qui admire un peu, hein. C'est quand même beau, quand tu vois tous ces beaux paysages. Quand tu vois tout. Moi j'y vois quoique je suis vieille. Je dis c'est quand même beau. Y a pas. Oui, oui.

Moi je suis tout le temps heureuse, encore maintenant, tout le temps. Quand ça va à peu près, on a pas de maladie, pas de mort, on est tous heureux. On l'est tout le temps. Faut se contenter malgré tout et puis on va en avant. C'est vrai c'est pour tout le monde pareil. S'il arrive quelque chose, on dit : « Demain ça ira mieux », voilà. C'est ce qu'il faut. Autrement on vivrait plus. S'il arrive quelque chose aussi bien pour l'un que pour l'autre, on est âgé, on a déjà passé tel âge, dites : « Demain ça ira mieux. » Et puis on attend le mieux. Et puis s'il vient, ça va bien. S'il vient pas, on attend le jour d'après. C'est bien obligé, faut s'y faire. Hein, c'est bien obligé. Parce qu'en espérant, tu vis. Parce qu'autrement si tu t'arrêtes ça va pas non plus. Faut vivre, hein. C'est comme ça. Et puis ça va comme ça peut et puis quand on est pas malade on est content. C'est vrai, que faire on peut pas s'aplatir. Celui qui se laisse aller, il est foutu, hein. Faut aller de l'avant. Il y a encore des lendemains et des surlendemain dans la vie. Puis y en a des bons, et puis des mauvais. C'est pour tout le monde pareil. On a tous du bon et du mauvais. La vie est comme ça, faut pas se plaindre. Faut aller au bout pour dire demain ça ira mieux. Ça ira mieux. Moi je dis comme ça : on est à la garde de Dieu tout le long. Voilà.

Les Rivières, août 1991.



Trois générations : Céleste, sa petite-fille, Marie-Françoise et l'arrière petit-fils Edouard.

SECRET

Les Ponard, de la graine de centenaire

100 ans ! La performance découle du vieillissement général de la population française, mais aussi d'une solide hérédité, et d'une bonne hygiène de vie.

Céleste aujourd'hui, peut-être André et Yvonne demain ? Et pourquoi pas, les enfants d'Yvonne et ceux de Marcel après-demain ?... Fêtons-nous, dans quelques décennies, une cascade de centenaires dans la famille Ponard ? L'hypothèse, en tout cas, n'a rien de farfelu. Nulle superstition là-dedans, au contraire. Ceci pour deux raisons : la première tient au vieillissement généralisé de la population française, qui va entraîner un doublement du nombre de centenaires d'ici l'an 2000. Aujourd'hui ils sont un peu plus de 3000, alors qu'ils étaient trois au début du siècle. Mais la seconde raison est plus convainquante encore : elle est le fruit des toutes dernières recherches scientifiques menées sur ceux qu'on appelle les « grands vieillards ». On pourrait la résumer ainsi : on ne devient pas centenaire, on naît centenaire.

Bien sûr, tous ceux qui côtoient Céleste sont frappés par son optimisme, sa philosophie de la vie qui lui a permis de franchir une multitude d'obstacles qui en auraient fait trébucher plus d'un... Mais cette attitude ne suffit pas à expliquer son extraordinaire santé. Le secret de Céleste, c'est son patrimoine génétique. Autrement dit ses gènes, qui sont probablement d'une qualité très supérieure à la moyenne.

Les gènes, ce sont des informations codées, enregistrées à la queue leu leu sur de minuscules « bandes magnétiques », appelées chromosomes. Présents dans toutes les cellules de notre corps, ces gènes contiennent, en ré-

sumé, toutes les informations qui nous ont permis de devenir ce que nous sommes : grâce à eux, nous sommes passés du stade embryonnaire à l'état de fœtus, puis de nouveau-né, d'enfant et d'adulte. Ce sont eux qui ont décidé de la couleur de nos yeux, de la forme de notre corps, de notre taille, de la texture de notre voix, mais aussi de notre résistance aux maladies et de notre aptitude à vieillir...

Ces gènes, nous les avons reçus en héritage de nos parents, sous la forme d'un mélange très complexe. Et si des frères et sœurs en possèdent quelques-uns semblables (ce qui explique les ressemblances, visibles ou invisibles, entre membres d'une même famille), seuls les vrais jumeaux possèdent des patrimoines génétiques rigoureusement identiques.

Mais revenons-en à Céleste. Un coup d'œil sur l'arbre généalogique de la famille (voir en page 3) confirme avec éclat cette prédisposition familiale au vieillissement : trois de ses proches ascendants ont frôlé ou dépassé l'âge de 80 ans : son grand-père François Buffard, son oncle François Prost, et son propre père, Henri Prost. Ce qui, au début de ce siècle, représentait déjà un bel exploit quand on sait que l'espérance de vie tournait alors autour de 40 ans pour les hommes et 45 ans pour les femmes. Mais il y a mieux : l'oncle Félix, « petit frère » de Céleste, aujourd'hui âgé de 97 ans ! Sans oublier leur sœur Rose, décédée (« Trop jeune », comme l'a souvent répété Céleste) à l'âge de 91 ans. Décidément, les Prost sont de sacrés costauds...

Mais l'hérédité ne suffit pas à expli-

quer le « secret » de Céleste. Ses atouts, ce sont aussi le fait qu'elle est une femme (on compte huit femmes centenaires pour un seul homme), son optimisme, devenu légendaire à Prémanon, une vie passée à travailler, souvent durement, et une bonne alimentation. Les spécialistes insistent beaucoup sur ce dernier point : la malnutrition est souvent responsable d'un vieillissement accéléré, et les taux de dénutrition sont souvent très élevés chez les personnes âgées. Ils entraînent un affaiblissement des défenses immunitaires, puis une succession d'infections, de plus en plus graves. Grâce à la cuisine préparée par Suzanne et à l'attention d'André, toujours vigilant à l'heure du « goûter de la Mère », Céleste n'a heureusement rien à craindre de ce côté là...

Côté travail, c'est probablement la régularité, mais aussi l'intensité des efforts que Céleste a fournis au cours de sa vie qui ont contribué à sa résistance physique hors du commun. Car l'oisiveté, tant physique qu'intellectuelle, ne conserve pas. Bien au contraire. Il est donc préférable de travailler, comme l'a fait Céleste, qui a près de 90 ans avait encore ses bouilles de lait à l'eau glacée, en plein hiver, devant la ferme des Rivières.

Qu'en est-il enfin du bon air du Jura ? Souvent évoqué, ce facteur ne semble pas avoir joué un rôle décisif dans la performance de Céleste. La carte de France des centenaires, région par région, n'indique en effet aucune prédominance du monde rural sur les villes en matière de vieillissement.

Y. P.

FLASH-BACK

Prémanon, « de très vieux temps »

Quand Céleste naît, le village compte 680 habitants. On y vit du travail de la ferme, de la menuiserie et de la lunetterie. On se déplace grâce au cheval ou au bœuf. Et dans la forêt rôdent encore les derniers loups.

Née le 14 novembre 1891... Il y a tout juste un siècle, presque jour pour jour, une main rédige soigneusement cette mention, à la plume, sur les registres d'état-civil de Prémanon. Céleste vient de voir le jour. La mairie se trouve alors en face de l'église, dans les bâtiments qui abritent aujourd'hui l'école. Nulle trace, à l'époque, de centre commercial, de patinoire ni d'immeuble champignon Ribourel... Des pâturages et des plantations de sapins les remplacent avantageusement. L'église, elle, est à peu près la même que celle que nous connaissons aujourd'hui. Adossée au cimetière, elle veille sur la tranquillité du village...

Car Prémanon, en ce jour du 14 novembre 1891, est encore un village rural isolé, comme la France en compte une multitude. Les touristes ne devaient pointer leur nez que beaucoup plus tard... On ne connaît alors comme moyens de transport que le cheval ou le bœuf. Mais la tranquillité n'est pas synonyme de torpeur. Au contraire. C'est ainsi qu'en revenant de la mairie, après avoir déclaré la naissance de sa première fille, Henri Prost s'est sans doute souvent arrêté en chemin pour discuter avec des connaissances. Peut-être est-il même allé trinquer au café Grenier (photo numéro 1), pour fêter l'heureux événement. Car il y avait de l'animation à Prémanon, beaucoup d'animation...

Le village, en 1891, compte en effet la plus forte population de son histoire : quelque 680 habitants (on en dénombrait très exactement 684 lors du recensement de 1899). Une population qui tombera à 568 en 1911, puis continuera de décliner pour atteindre son plus bas niveau en 1962, avec 251 habitants... Heureusement, la courbe a de nouveau grimpé depuis... Mais revenons-en à ce 14 novembre 1891, et à ce que Henri Prost peut observer avant de redescendre, avec son attelage, aux Arcets.

Sur les maisons, les toiles et les tuiles ont déjà fait leur apparition. Mais de nombreux toits sont encore recouverts de tavaillons, ces petites tuiles de sapin qui aujourd'hui encore tapissent les murs des vieilles fermes exposés à la bise. Ces revêtements augmentent considérablement les risques d'incendie. Mais les maisons sont très éloi-

gnées les unes des autres, comme c'est toujours le cas, à cette époque, dans le Haut-Jura (photo numéro 2). Bien sûr, le bois ne sert pas seulement à habiller les bâtiments. On l'utilise aussi pour le chauffage et pour la cuisine, dans de robustes cuisinières en fonte, dont l'un des plus beaux modèles encore en service trône, aujourd'hui encore, chez Céleste.

Les premières années de sa vie, Céleste les passe aux Arcets, dans une belle maison de pierre aujourd'hui détruite, face à la scierie, elle aussi réduite en cendres. Ne restant de cette époque que la maison « de l'aveugle », aujourd'hui restaurée, et la petite remise qui lui fait face, où devait se pendre plus tard le pauvre homme. La petite route qui mène des Rivières aux Arcets et aux Crottes n'est pas encore goudronnée, mais probablement beaucoup plus fréquentée en cette fin de XIX^e siècle que de nos jours... Témoin de l'animation qui règne au tournant du siècle aux Arcets : Céleste raconte qu'on se bouscule alors sur les bancs de l'école, aujourd'hui restaurée en maison d'habitation, près de la ferme des Ecuyer.

Tout autour, la forêt. Sombre, mystérieuse, à la fois plus lointaine et plus proche des habitants de l'époque qu'elle ne l'est aujourd'hui. Plus lointaine, car on ne connaît ni moto, ni VTT, ni scooter des neiges pour aller explorer le dimanche après-midi. D'ailleurs la question ne se pose même pas : on ne se promène guère en 1891, on travaille. D'arrache-pied. Mais la forêt est également plus proche. Les enfants comme les adultes en connaissent les moindres recoins, ils vont y dénicher des champignons, des fèves, et pêchent des écrevisses dans les ruisseaux. Au risque d'y faire de mauvaises rencontres : car, aussi incroyable que cela puisse paraître, des loups vivent encore dans les forêts du Jura entre 1890 et 1900... Plus précisément dans la forêt de la Joux-de-Devant, où les derniers loups sont abattus à cette époque lors des travaux sur la ligne de chemin de fer Saint-Laurent-Morez.

Si les loisirs sont à l'époque une notion à peu près inconnue, le travail occupe, dans le récit de la vie de Céleste, une place prépondérante. Travail de la ferme, mais aussi travail ouvrier, avec la menuiserie et la lunetterie. C'est là une particularité du Jura, comme de quelques autres régions montagneuses de France. La rigueur du climat et la longueur de l'hiver rendent nécessaire l'exercice de métiers annexes. Pour Céleste, ce sera le travail du bois, dès son plus jeune âge.

À quelques kilomètres de là, à Morez, la révolution industrielle bat son plein. Cette ville est alors connue dans le monde entier pour son industrie de la lunetterie. Mais n'oublions pas que c'est aux Arcets, sur la commune de Prémanon, qu'un dénommé Pierre-Hyacinthe Cazeaux avait confectionné en 1796, c'est-à-dire près d'un siècle plus tôt, la première paire de lunettes.

En 1895 (Céleste a 4 ans et vient tout juste de perdre sa mère), l'Ecole prati-

que d'industrie ouvre ses portes. On y enseigne l'horlogerie, cette autre spécialité jurassienne, ainsi que l'optique et la lunetterie. Elle est installée dans les locaux de l'Hôtel de ville (photo numéro 3). C'est là que Félix, le jeune frère de Céleste, ira suivre des cours tandis que sa sœur continuera de travailler « comme un homme » dans l'atelier de l'oncle François.

Lorsque sa journée de travail s'achève, Céleste s'occupe de sa sœur Rose et du petit Félix. La maison de tante Valérie est aménagée comme la plupart des demeures de l'époque : une pièce centrale, la cuisine, avec son évier de pierre, sa cuisinière et sa lourde table recouverte de toile cirée. Le mobilier est sommaire : de nombreux placards, des armoires en sapin, une horloge comtoise au mur. Là se prennent les repas : le plus souvent des gaudes (à la farine grillée de maïs) le matin, une soupe le soir, avec des pommes de terre et une saucisse les jours de fête. C'est aussi le cadre des veillées entre voisins, et le lieu de travail des hommes qui, l'hiver, mettent leurs casquettes de lapidaires pour tailler toutes sortes de pierres. Ce sera l'une des activités favorites de Victor, le beau-frère de Céleste, dans sa maison des Crottes...

Les Arcets-les Crottes. Tel est justement le premier « voyage » de Céleste, qu'elle effectue en 1919 en épousant Charles Ponard. Avec son frère Victor et son père Jules, il travaille la terre de cette petite vallée isolée du reste du monde, mondée de soleil, blottie au pied du Mont Fier... De la vie aux Crottes, Céleste garde aujourd'hui encore un souvenir ému. Rien n'a changé là-haut : la grange, le four à pain, le grenier fort près de l'abreuvoir, avec ses murs inviolables, sa double porte et ses énormes serrures... C'est là que la famille Ponard abrite ses quelques richesses : les grains, les semences, les papiers importants, les vêtements du dimanche. Sans oublier un flacon d'eau bénite, ramenée d'un pèlerinage à Lourdes, aujourd'hui encore pieusement conservé dans un placard du grenier fort...

Les voyages, pourtant, sont rares au début du siècle. Les automobiles viennent tout juste de faire leur apparition. Céleste a de la chance : Prudent Guillaume, le mari de sa sœur Rose, qui est riche, en possède une des les années vingt... L'occasion de quelques escapades motorisées. Mais pour les déplacements quotidiens, tout comme pour le transport du courrier ou des marchandises, le break ou la « Fédérale », avec leurs attelages, sont les seuls moyens de transport disponibles. Céleste s'en souvient d'ailleurs fort bien, comme en témoigne son attachement toujours vivace au cheval Mousse, mobilisé en 1914, avec tous ses congénères sur la place de la mairie à Morez (photo numéro 4). Inutile de préciser que Mousse ne revêt jamais les montagnes du Jura, après avoir peut-être arpenté les plaines de l'Artois ou le Chemin des Dames en tirant un canon de 75...

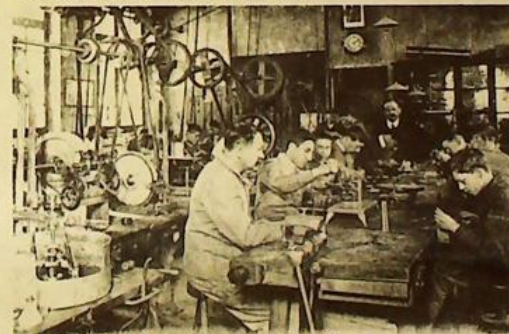
Y. P. et F.F.



Le café Grenier à Prémanon.



Prémanon à la fin du siècle dernier.



L'Ecole pratique d'Industrie à Morez.



1914. La réquisition des chevaux à Morez. Ces photos sont tirées du livre « Le Haut Jura oublié » de Daniel Chambré.

La Tribune
DES RIVIÈRES

15 bis rue Cauchois

75018 Paris

Tél (1) 42 54 91 92

Conception et réalisation : Frédérique Fanchette,

Yves Pin, Jean-Pierre Bourard.

Photos : Charles Cret.

Arbre généalogique : Jean de Saint-Blancet.

Fabrication : Dominique Vignon, Patrice Bourdau, Zohra Mokhtari, Armelle Ritter, Christophe Boulard, Lionel Garcia et toute l'équipe de la fabrication de « Libération ».

Tiré à 500 exemplaires sur les presses de l'imprimerie Autzine, Lamotte-Beuvron (Loiret-Cher).

Ce journal ne peut être vendu.